

27 septembre 1946 – A Londres, un funambule traverse la Tamise sur un fil. Je ne m'en souviens pas. Je n'étais pas née mais j'existais déjà.

27 septembre 1956 – j'ai dix ans. Dans mon petit monde, je joue à la marelle sur le trottoir du boulevard Jean Casse, à saint Barthélemy.

Nous regardons la télévision derrière la vitre du bar du quartier. Dassaud vend déjà des armes aux pays lointains. Déjà, il y a grève du pain à Rabat.

27 septembre 1966 – J'ai raté le Baccalauréat et je ne me présente pas à la convocation de rattrapage.

On parle encore de Saint Vincent de Paul, c'est lui la vedette et ses sœurs égailent le territoire de leurs cornettes amidonnées.

Je vis seule, je flotte. Il tape à la porte, je suis derrière et je n'ouvre pas.

27 septembre 1971 – Je suis enceinte, prête à accoucher. Je me baigne en bikini sur la plage des Lèques. Je mange des oursins au bord de l'eau. J'arrache la tapisserie aux murs de notre appartement, rue Paradis.

Déjà la guerre et les attentats.

27 septembre 1986 – Je regarde Pierette Bress commenter les courses hippiques à la télévision.

Déjà Jane Birkin et Christophe Malavoy tournent « la femme de ma vie ».

Je me suis téléportée à Bandol dans les vignes où je végète. La vie sans vie.

Avec les copains, on fait des descentes à Marseille pour l'opéra et la Criée de Marcel Maréchal.

27 septembre 1996 – déjà Netaniaou, déjà le chômage, déjà l'Afganistan. Je vis dans le Queyras chez mon amoureux, déjà je le quitte, déjà j'aime cet endroit rempli de beauté, des animaux de la forêt et des cîmes.

27 septembre 2006 – la cigarette n'est plus en grâce. Je fume, bien sûr !

De nouvelles amies et la découverte des ateliers d'écriture au hasard des rencontres.

Mon état sentimental est chaotique. Je suis scandaleuse. Je vis loin du monde.

Je fais découvrir la belle montagne, les alpages et les vaches tarines à mes petits-enfants.

27 septembre 2012 – Je reviens à Marseille après quarante ans d'absence. Déjà vieille sans l'avoir vu venir, je recommence une vie citadine.

27 septembre 2016 – Je découvre les publicités avant les « replay » à la télévision.

La société dans laquelle je vis ne me plaît pas : trop violente, trop agricole et culturellement intensive. Je m'échappe dans le chant, l'écriture, une rencontre, parfois....

D'abord, elle sentit la matière poisseuse, dégoûtante dans la paume de sa main, de la grille rouillée bloquée depuis son enfance. Elle descendit la vingtaine d'escaliers en ciment usé qui, du fait de leur déclinaison, la faisait pencher vers le sol gris de la cour.

Le soleil ne le touchait pas encore. Il frôlait tout juste le haut des fenêtres à gauche.

Pressée d'échapper à ce trou sombre, elle marcha vite jusqu'au mur haut du fond de la cour, qui était aussi le côté de l'église. Par sa facture, il témoignait de l'époque de sa construction. Elle se

rappela que l'église avait été détruite par un bombardement en 1945, juste avant la fin de la guerre. Elle regarda à gauche, vers le petit immeuble d'un étage et traversa l'étroite ruelle qui menait vers l'autre cour où se trouvait l'appentis, au fond.

Elle reconnut les escaliers, la serrure aujourd'hui inutile. La porte était entrouverte. P.2  
Elle hésita, se faufila entre les murs moisis. En glissant, elle pénétra dans ces modestes vestiges.  
Elle retint sa respiration, suffoqua.

Après, elle sentit les dures écailles des volets de bois, les ouvrit d'un coup d'épaule. Les persiennes claquèrent contre le mur, un bruit sec....C'est peut-être ce bruit qui permit une délivrance. Elle leva la tête vers le jardin, les arbres denses et sombres. Le vert l'inondait. Elle suffoqua, hoqueta de tant de feuilles vertes sur les branches noires des arbres. Elle essaya de voir plus loin derrière le rideau sombre. Elle ne vit rien, entendit de l'autre côté le bruit de l'eau qui gouttait sur le feuillage. Elle resta là, suspendue à la fenêtre, le regard noyé dans la verdure maléfique du jardin.  
De ce côté-ci, tout était silencieux.

Je suis née rouge  
incandescente  
je suis née dans un brasier

je me suis allongée sur une petite plage  
souvent je m'y suis baignée dans la méditerranée  
à l'écart des familles  
le soleil m'a dorée  
le soleil m'a séchée  
le soleil m'a hébétée

dès que j'ai pu,  
dès que j'en ai eu la force  
je me suis échappée  
l'air m'a fait du bien j'ai flotté  
flotté, flotté sans savoir où j'allais  
sans avoir même l'idée que j'allais quelque part,  
que je flottais

j'ai bu du vin des alcools forts  
quand je pouvais  
j'ai vomi le reste

je flottais comme une étincelle incandescente  
qui saute ailleurs  
qui allume le feu ailleurs, ravivée par le vent  
je n'ai pas de corps  
je vis comme un fantôme

je nage dans la mer, le sel brûle la peau de mes bras  
je nage la brasse, le crawl  
j'aime cette image de moi fendant la mer salée  
un, deux, trois, mes bras s'appuient sur l'eau salée pour avancer.  
Je fume tel un fer incandescent plongé dans l'eau froide

Un : expérimenter – deux : éprouver – trois : acquérir.  
J'ai progressé avec des palliers  
j'ai avancé par poussées douloureuses  
On m'a appris les langues étrangères  
à commencer par le latin

on m'a convaincu du charme de l'ancien  
 j'ai parlé sans penser  
 Pendant des années, je ne me suis pas exprimée. Je suis restée muette.  
 Je n'ai pas interféré tel un objet dont ils ont parlé  
 sans que je me reconnaisse  
 je suis allée à l'école paroissiale tout en haut de ma rue  
 je me suis laissée remplir des mythes exotiques de la religion.  
 Je les ai intégrés, je les ai rejetés. Ils font encore partie de moi.

J'ai été transfusée. J'ai du sang universel.  
 On m'a transfusé du sang non infecté par le V.I.H.  
 Ce qui ne te tue pas te rend plus forte  
 On m'a tapée violemment contre un mur  
 tapée, tapée violemment  
 j'ai été heurtée, j'ai été secouée,  
 on m'a bousculée sans répit  
 j'ai fait des retours en moi-même  
 je me suis recroquevillée comme une tortue qui rentre la tête  
 car la violence était partout  
 on m'a agressée, on m'a arraché la peau, écorchée,  
 je ne suis pas arrivée à me guérir.  
 Les écorcheurs ont brûlé mon bras qui ne guérit pas.  
 J'ai acheté un coffre ancien sculpté qui contient mes peines, je ne l'ouvre pas.  
 Non, on me l'a donné sculpté à la main, à l'opinel, dans le monde sombre des montagnes.

Dans les profondeurs de la mer méditerranée, il y a des coquillages roses parfumés.  
 Je nage dans la mer méditerranée jusqu'à Istanbul, ma ville préférée.  
 Istanbul est venue à moi. Je suis rentrée dans Istanbul en voiture au sons des klaxons  
 et des appels à la prière des muezzins stambouliotes.  
 J'ai été envoûtée. J'ai été séduite.  
 J'ai échappé à un tremblement de terre à Istanbul  
 avec l'homme que j'aimais, qui me charmais.  
 Je l'ai aimé comme un enfant  
 dont on a brûlé le bras  
 un bras qui ne guérit pas.

Je n'ai peur de rien et tout m'effraie  
 Avec mon bras stigmatisé, je nage dans la mer méditerranée  
 je nage la brasse le crawl  
 l'eau salée crême ma peau incandescente  
 Parfois, le frottement de ma peau crie comme une lame de couteau  
 renvoie le reflet du soleil  
 Parfois, je flotte sans corps comme une étincelle dans la mer méditerranée,  
 incandescente  
 à l'écart des familles.

Au bord de l'eau, le paréo, superbe indifférent, se prélasser sur le sable,, se mouille, se sèche, se dore au soleil, moi, j'arrive, je m'allonge sur lui, je l'étouffe, , c'est l'osmose du mouillé et du sec, il pleure, le paréo, il souffre, il est choqué, il aime, peut-être, le sable le pique, il est saupoudré de sable fin « naturel » et doux contrairement au sable dit « artificiel » rapporté, irritant, qui brûle, irritant, insinuant, irritant, s'insinuant, on ne s'en débarrasse jamais, c'est jamais net ! Moi, j'arrive,

j'ai envie qu'il soit propre, le paréo, débarrassé des impuretés qui cachent sa beauté naturelle, je nettoie le paréo, je secoue le paréo pour que le sable tombe, debout le paréo, secoue-toi, il pleure, le sable est collé, je le secoue vivement, le sable reste collé sur le paréo, il reste collé, il s'évacue sur moi mais pas sur le paréo mouillé, ça colle, ça colle sec, il aime collé-serré, le paréo, il sue sur moi sa transpiration de paréo rouge vif sur rouge grenat, grenades rouges écrasées, des éclats de fruits bleus, orange, il est tout taché d'éclats de fruits écrasés au soleil, son coton fin, léger tout imbibé d'eau salée de la méditerranée, il avale, il avale toute l'eau de la mer salée, polluée, gorgée de saletés, de poissons morts qui ne peuvent plus respirer, de plumes d'oiseaux perdues, d'algues brunes asphyxiées, il s'en fout alors, je le secoue, j'enlève le sable sec qui ne colle plus sur le tissu taché d'éclats de déchets, le tissu sur moi me protège du soleil, de la chaleur extrême, je le sens sur moi, étouffant, brûlant, sa peau sur ma peau de grande brûlée, il colle, il s'accroche à mes cicatrices, mes oedèmes, mes escarres, sur le tissu transparaissent des taches de douleurs, des éclats de peau, de pus, le voile s'imbibe de plus en plus du sang des grenades qui éclatent sur le paréo rouge vif, rouge sang, amalgamé au rouge jus de la grenade qui pousse, elle, sur un arbre bien vert parsemé au printemps de jolies fleurs de crépon froissé rouge vif qui donneront le fruit violent qui éclate, explose, coupé, lacéré qui explose au soleil, une bouche rouge qui embrasse, se colle, aspire, suce, les lèvres écartées rouges éclatées, rouge violent, je sens sur ma peau la peau du paréo taché des couleurs violentes collée par des baisers forts, appuyés, ma peau aspirée, ma bouche collée sur le paréo explosé, ma bouche rouge, la peau reste collée, la colle au polychloroprène est une pommade qui a mangé la peau de mes lèvres à vif qui explose sur le paréo si doux, baiser dur violent et rouge vif, saignant, ça reste collé au tissu, ça brûle, ça brûle le paréo qui pleure, larmes sang et sel mêlés, ça transperce, la colle, le paréo, on ne peut plus le décoller, ça arrache la peau des lèvres, ça saigne, ça brûle à vif, rouge sang explosé, grenade, fruit violent pas facile à manger

De losange en losange, tomette après tomette, le tableau prend forme ; le peintre, c'est ma maman, à quatre pattes, qui habille le carrelage du trait blanc qui coule de la burette qu'elle tient dans la main droite et qu'elle presse sans s'arrêter jusqu'à la dernière ligne blanche pour une overdose géométrique du sol.

Le gris foncé presque noir du bitume, un sol dur, exigent une marche assurée, mes pieds qui suivent ceux de ma mère sans y penser, ses chaussures légères à talons compensés, l'odeur forte piquant la fine membrane du nez comme de la colle à sniffer, exhalée par le goudron du trottoir, entêtante parce que c'est l'été, que le revêtement du sol fond, devient pâteux, colle aux fines semelles, le chaud escalade la peau des jambes, cuit la peau, la brûle comme du vitriol en une petite torture ordinaire, le bitume amolli colle aux petits souliers.

La carriole descend la pente du boulevard Jean Casse à fond la caisse, elle prend de la vitesse, entame la chair noire du boulevard, en arrache des particules informes qui volent empiriquement de chaque côté de la caisse, ses roulements à billes marquent l'épiderme du macadam d'une longue cicatrice qui croûte ; plus la vitesse est grande, plus le bruit des roulements à billes hurle, devient assourdissant.

Les grands damiers noirs et beiges du carrelage de la salle à manger montent, montent au fur et à mesure qu'on approche jusqu'à tenir toute la place, s'imposent dans la pièce au détriment du reste du décor. Si j'étais peintre, je les représenterais à la verticale, remplissant sans marge tout le tableau.

Un serpent presque noir se tord au bord des vagues, il saute dans les petits remous, ondule en restant sur place, en relevant la tête – on dirait qu'il la relève pour attaquer – le soleil aplatit le monde, tout est horizontal, le soleil descend sur nous qui sommes à plat ventre, écrasés dans les grains du sable, les algues sèches, les galets lisses, notre peau adhère, se coule sur ces aspérités d'abord gênantes, puis, vite, elle s'accommode des trous et des bosses, chaque pore a sa place, respire au soleil, transpire et coule sur le sable grumeleux qui s'imbibe de son suc juteux.

la villa méditerranée

on hésite à monter par l'escalator large en haut car là-haut on sera sur du sable transparent au travers duquel on verra des humains petits comme des fourmis s'affairer on aura un haut le cœur en

penchant la tête vers en bas de ces sables mouvants on se tiendra vite bien droit puis on déam P.5 bulera dans le sas lumineux du premier étage au loin se prélassa le quai on hésite à descendre dans l'éventail qui se déploie dans le sombre du sous-sol sous-mer insubmersible dans l'eau de la méditerranée.

#### Le FRAC à la Joliette

ça monte, ça monte, ça monte encore. Espaces grands petits dedans dehors ça se resserre ça se déploie jusque chez les autres exposés en sorte de performance ça monte encore ça ne finit jamais de monter le sens de la visite est secret ça monte ça monte encore en haut c'est une porte fermée l'accès rien qu'avec une clé d'ascenseur privé ou alors ça bifurque vers la salle obscure avec un écran ouvert et des gens assis en arrêt sur image.

#### Les terrasses du port

Des bateaux immenses, monstrueux, s'évadent des grappes de banlieue. Par les terrasses, rentrent dans l'espace vitrée comme une horde de flibustiers affamés prennent d'assaut les escalators flamboyants. Prennent tout l'espace, les recoins, les magasins. Envahissent prélèvent pillent cassent volent. Les rideaux en fer sont tirés. Les voilà prisonniers. Ils se taisent, ils marmonnent, ils épient les bruits de l'ennemi.

#### L'hôpital St Joseph

Ne me secouez pas ne secouez pas comme ça les gens malades qui sont rentrés par quelle entrée ? Dans les sas redirigés dehors pour re-renter « vous n'êtes pas dans le bon sas » « quelqu'un parle-t-il italien ? » « vous avez trois rendez-vous dont un déjà périmé » carte de sécu mutuelle. Monter au deuxième étage, vous allez être redirigé. « Vous avez été facturés ? Vous avez été facturé ? Non Oui Je ne sais pas Mais oui vous avez été facturé ». Prenez le couloir à gauche. Attendez là on viendra vous chercher.

#### La gare saint Charles

Du métro montent lentement les escaliers remplis de gens qui partent. Du quai descendent à la même vitesse des escaliers remplis de gens qui arrivent. Quand les trains pénètrent à fond des voies toute la gare est ébranlée et fait silence sauf le bruit des roues sur les rails. Ça crie fort ! Un bruit de fer. En sortant de la gare on s'aperçoit qu'elle est sphérique une boule de pétanque bien calibrée. Un pas en avant on bascule dans les escalier

A Bandol l'hiver n'a pas le même charme l'hiver est triste dans la campagne provençale de la porte-fenêtre ouverte lui il tourne le dos à cette désolation se réfugie dans l'immense salle de bain l'eau qu'il fait couler dans la grande baignoire à pattes de lion posée sur le carrelage de tomettes rouges est très chaude presque brûlante et fait monter en lui ce plaisir intense qu'il n'éprouve plus avec les femmes ce plaisir qui l'envahit il va vers le plaisir immanquablement l'hiver ce jeu rituel lui redonne vie A Bandol il y avait ces jours sans intention où il ouvrait les volets tard regrettant de ne pas s'être levé plus tôt tout ce temps perdu ce temps à rêver hors-saison le village s'était vidé il occupait sa journée descendait centre ville une fois sur une impulsion il était allé chez Marie espérant la trouver seule il savait qu'il n'aurait qu'à la toucher qu'à sortir sa langue pour la pénétrer au saint du saint elle succomberait au plaisir pervers de cette ostie qu'il glisserait dans sa bouche alors sa tête s'était rapprochée il sentait l'odeur du figuier qui montait du jardin au bord de la fenêtre à un millimètre près son odeur à elle s'était substituée à la subtile poudre de l'arbre bleu il n'avait pas aimé son odeur lui avait répugné il avait bu le café comme si rien n'était Pour remonter à un temps plus ancien à Bandol il y a une fontaine sur la place du village il la voyait derrière les volets fermés il jouait avec Marie à tourner en tenant le bord bas le soleil sur leur tête soudain elle fût aspirée par cette eau fraîche et verte disparut la tête la première d'elle il ne voyait que les jambes tout était calme immobile pas de bruit seulement ses jambes inertes au-dessus de l'eau il regardait il n'arrivait

pas à bouger elle se noyait les jambes suspendues au-dessus de la surface lisse de l'eau la tête P.6 qui regardait au fond de la fontaine sans bruit Une autre fois c'est l'été à Bandol dans la petite maison étroite qui dépasse des champs il est tôt à travers les persiennes lui arrive l'odeur un peu acide des feuilles de vignes les taches du soleil annoncent le destin du jour à travers les raies des persiennes la chaleur déjà ourle la lèvre supérieure d' Andrée de rosée en s'étirant elle révélera l'humidité tendre de ses aisselles sa peau douce au grain partout veloutée par les rayons de lumière quelques pilosités inopportunes aimées seulement de lui à ce moment-là alentour tout est brûlé tout est en attente de vivre son souffle suspendu qui attend une accalmie pour respirer Andrée était jeune alors et faisait irruption dans sa vie il l'aimait dans cette nudité tranquille du sommeil A Bandol quand il était enfant qu'il rechignait à se lever bien que le soleil chauffe déjà les persiennes fixant ses raies vives sur le drap sa mère pour une fois disponible posait sa main sur son front ce geste doux ce chatouillement lui apportait le même apaisement que plus tard l'intimité de son amie nue il restait immobile le temps suspendu prolongeait ces moments de grâce qui se posent là un instant

Un fil électrique couleur cuivre s'introduit dans la deuxième tige et arrive probablement jusqu'au culot où l'on a introduit l'ampoule ordinaire. Ça doit être un culot à baïonnette puisque l'éclairage fonctionne.

Le volubilis herbacé – annuelle de la famille des convolvulaceae, originaire du Mexique, végétation exubérante, grandes fleurs en entonnoir.

Nom scientifique : *ipomoea purpurea* (ipomée) à vérifier

ordre : solanales

sous-règne : tracheobiontes

sous-classe : asteridae

Volubilis : Plante grimpante

Ipomée du Nil – A la Réunion : liane cochon ou patate – marronne – espèce envahissante – ralentit la pousse de la canne.

Liseron bleu – très lumineuse

La fleur du volubilis ne s'est pas ouverte aujourd'hui. Peut-être demain. Celle d'hier a fané. Elle a changé de couleur. Mauve violette elle s'est rétrécie en un relativement long cornet étroit avec, au bout, un étrange petit bourrelet à cinq pattes se recourbant vers l'intérieur, entre deux pattes, du pétale finement froissé. Il faut y regarder à deux fois pour s'en rendre compte. Métamorphose de la fleur en cornet sans vraiment faner. La fleur du volubilis est une transformiste.

J'attends avec impatience qu'une fleur de volubilis s'ouvre. Tout-à-coup, cette clarté bleue qui jaillit. J'attends la beauté de cette fleur. Plusieurs boutons sont là. A demain matin à l'aube.

Le matin, lever à cinq heures. Pas de fleur éclos. Le bouton long et fin, élégant, n'est pas arrivé à maturité ou alors, il est trop tôt ! Peut-être demain !

Il faudrait qu'on se coordonne, le volubilis et moi.

On peut parler du volubilis n'importe où. Alors, j'en parle de la table du café où je me suis réfugiée dans la zone commerciale immense et vide à huit heures. Les magasins n'ouvrent qu'à dix heures. Il est huit heures. En bruit de fond, le roulement incessant des voitures. Il pourrait pousser ici, aux abords de ce café si on n'y avait pas planté des bambous bien alignés. En face, les collines de saint Marcel. Le lieu est étiqueté « le Rond-Point ». Le soleil se lève. On est à l'est de Marseille, là où les tribus autochtones avaient leur oppidum.

D'où vient ce nom : volubilis? De l'antiquité ? Des gaulois ? Des égyptiens ? Il apporte avec lui quelque chose de doux, quelque chose qui glisse, des volutes, des courbes, des circonvolutions, il s'enroule, se déploie, rend beau un mur banal, une élégance discrète bien que très bleue, aérienne.

Volubilis – site archéologique au nord du Maroc – imposantes ruines romaines – temple – ther P.7 mes – arc de Caracalla..etc...Dic. Larousse, photo arc de triomphe 217 ap. JC – à l'extrémité voie Ecumanus Maximus. Figure dans la partie historique et géographique du Petit Larousse Illustré de 1988 dont le premier article est : « à la recherche du temps perdu ».

Le substantif volubilis n'existe pas. Le terme a été créé par les botanistes pour désigner le liseron des haies vers 1500, attribué à l'Ipomée ornementale originaire d'Amérique du Sud en 1872.

Du latin volubilis masculin : qui s'enroule aisément.

La fleur de volubilis est un bouton long et fin, légèrement renflé, un peu violet, un peu rose, comme turgescent

Il se resserre en vrille de sorte qu'on sait qu'il va activer très vite ses palles pour devenir instantanément cette fleur bleu vif, mi-dure mi-tendre.

Il y a une phase où les pétales sont encore un peu vrillées, la bordure des pétales virevoltante, la fleur en habit de flamenco. Cinq minutes après, elle est ouverte, les pétales de fine peau tendue. On dirait un petit abat-jour avec, comme ampoule un fin pistil blanc lumineux tout au fond du cornet bleu vif et légèrement translucide, dont une frise mauve ponctue chaque pétale. Une lampe éclairée.

Je pense au cornet des très anciens gramophones qui illustraient les annonces de « La voix de son maître » avec le petit chien. La fleur de volubilis, elle, est tout-à-fait silencieuse, si fascinante, séduisante, enveloppante, que je n'en peux plus détacher mon regard et qu'il faut qu'elle meure pour me délivrer.

Ipomée, piège à pensées, soleil bleu, sainte-nitouche.

Volubilis : les labiales de volubilis glissent dans la bouche, virevoltent autour de la langue, s'enroulent autour d'un gros O, se propulsent avec les i, continuant sans cesse et très vite leur course mystérieuse sur le mur, écrivant toujours le même mot et différemment avec leur flagelle vibrant, s'insinuant : volubilis volubilis volubilis.....

tous les matins elle cuisinait l'été volets croisés touillait dans la cocotte en fonte  
brûlante de la cuisinière noire hauts murs vert pâle brillants miroir suspendu à hauteur  
de visage, reflétait vert du ciel, murs clairs longue cuillère en pauvre bois cendre  
suspendue au bout de la P4 en attente de tomber, restait suspendue,  
compacte fragile agglomérée bien compacte encore résistante à l'attraction  
terrestre ne tombant pas restant suspendue flottait au-dessus elle  
touillait dans la cocotte répandant l'odeur divine du bon manger  
flottait le regard suspendu au mégot et le nez en attente flottait  
dans la petite cuisine haute les volutes de fumée s'exprimant en un voile  
léger fascinant lancinant de la P4 la cendre en suspend flottant au son de la  
musique arabo andalouse  
de Rainette l'oranaise rajoutée au montage dansant au dessus de la cocotte en  
fonte en lentes arabesques les volets sombres obturent la chaleur du dehors l'été  
l'enfant silencieuse elle était fascinée entre  
faim et promesse de festin crainte que l'attraction terrestre  
ne s'accomplisse crainte de la faiblesse de la cendre ne tombe dans la cocotte ne craque la chenille  
verte replète les yeux exorbités tournent comme les boules du loto  
entourée de fumée qui se déroule s'enroule, l'enveloppe comme  
un cocon.

c'est rouge incandescent  
né dans un brasier là-bas

elle allongée sur une plage

baignée dans la Méditerranée  
à l'écart des familles

P.8

on l'adore  
on la sèche  
on la confine

je forcée échappée  
flottée sans y penser  
l'adjonction de vins forts jusqu'au vomi

c'est une étincelle incandescente  
qui allume le feu ailleurs  
aidée par le vent là où sont les fantômes

elle nage dans la mer dans le feu du sel  
elle fume en brûlant dans la mer salée sa peau crie

un expérimentation deux sensation trois acquisition  
des paliers d'avancées douloureuses  
au rythme de la nage forcée

elle a appris les langues étrangères  
les langues démodées non utilisées  
pour parler sans penser

pendant des années pas d'expression pas de sons  
des interférences objectales  
dont zéro pensement

on intègre les mythes exotiques  
de la religion avalée mastiquée  
comme un leitmotif

transfusion de sang universel  
non infecté par le V.I.H.  
Succession de secousses de heurts

bousculades tabassages  
carapace pour y rentrer la tête  
arrachage de peau écorchée sans répit

sans guérison à la fin du bras  
qu'elle garde dans ce coffre ancien  
le couteau à la main au fond de la montagne noire

corps glissé dans la mer méditerranée  
avec les coquillages roses parfumés  
apparition d'Istanbul

ses klaxons ses prières des muezzins



cet homme qu'elle aimait  
comme une enfant  
dont le bras brûle sans guérison

où le mettre ce bras ?  
Cramé par l'eau salée  
la peau frotte crie  
la peau brûlée renvoie aux reflets du soleil  
des lames de couteau

un corps flotte sans corps  
étincelle fulgurante clignotante  
qui jouit à l'écart des familles.

Elle pensait à ce moment passé, hier, au Mucem, ou, devrait-elle écrire, au fort Saint Jean ?  
Ça aurait pu être à Jérusalem mais c'était au Mucem, le premier dimanche du mois, la visite gratuite de l'exposition Dubuffet « un barbare en Europe » lui avait plu, l'avait dérangée – elle aimait bien cela – après, elle avait pris la longue passerelle jusqu'au Fort Saint Jean, jusqu'au grenadier en fleurs rouges fripées et jeunes fruits brillants de chaleur, entamé la vertigineuse descente d'escaliers jusqu'en bas, tout en bas du fort, pour sortir vers le Vieux-Port.

A ce moment, elle avait hésité, elle avait vu les gens se diriger vers un portique coloré de bleu et de rouge pour se rafraîchir au brumisateur, elle avait vu les hauts murs jaunes de soleil, les gens se dirigeant vers une antique porte creusée dans des murs rugueux aux formes disparates, une montée qu'on voyait commencer. Elle avait pensé à Jérusalem.

Puis, elle s'était retournée et avait découvert l'ombre, les chaises longues colorées et gaies où les familles se reposent, essayent de calmer leurs jeunes enfants turbulents.

C'était un lieu paisible et frais où elle avait aimé se reposer à l'abri des murs irréguliers, jaunes, anarchiques et cependant rassurants du fort.

En haut, sur l'esplanade, le soleil ne laissait pas de répit, ici, dans ce creux d'ombre entouré des murs chaleureux en pierre de Cassis, elle se reposait du soleil et des émotions.

Elle voyait des bustes humains passer sur les remparts, des gens monter les vieux escaliers. Avec précaution, elle s'était à demi-allongée sur une chaise-longue rouge. De ce creux de douceur, elle voyait un angle de la tour du Roy René ponctuée de créneaux, un côté à l'ombre, l'autre ensoleillée, des têtes se penchant au ras des murs d'enceinte tout en haut, puis disparaissant derrière un mauvais arbuste, d'autres morceaux d'humains apparaissaient, s'éclipsaient. Un bambino chantait résolument, joliment, tout près d'elle, la charmaient.

Tout en haut du chemin de garde, elle apercevait des morceaux de gens, tête et buste qui se déplaçaient, deux, puis trois, ça changeait tout le temps.

Un air de musique flottait de temps en temps dans l'air, on l'entendait à peine. Un tout jeune enfant criait soudain, perçait ses oreilles. Cela ne durait pas.

C'était un endroit creux à l'ombre, entouré de murs clairs au soleil. Un creux de fraîcheur protégeant du soleil brûlant, une surprise de la promenade dont on pouvait profiter en regardant là-haut, les corps morcelés se succédant au ras des murs d'enceinte, les bulles de savon en suspension dans l'air, puis éclatant sans bruit.

La limite de l'ombre et du soleil se découpait très nettement au sol, reproduisant la découpe des murs légèrement jaunes qui les entourait.

On pourrait être à Jérusalem.

Elle était si bien ici, qu'elle avait envie de s'endormir, là, au creux des murs, en regardant passer les gens, dans le va-et-vient des visiteurs armés de leur plan de visite, entendant vaguement les notes de

musique annonçant le concert du soir.

P.10

Quand elle avait ouvert les yeux, le ciel très bleu, suivait les angles des murs qui le rendaient anodin et léger, les murs épais, rugueux qui donnent la verticale mais nous séparent de l'élément marin. Si près de l'eau, on ne sent pas l'air marin.

On est dans le minéral, un minéral joyeux qui dresse sa pierre sèche au soleil, découpe des espaces blancs, jaunes et noirs où l'on peut se caser.

ça pourrait être une petite fille enfermée. Elle regarde passer les gens par un tout petit trou dans une fenêtre obturée par ailleurs. Elle réinvente l'extérieur d'après la vision très partielle qu'elle en a et avec son imaginaire : le minéral joyeux, la verdure foisonnante, inquiétante, se baigner dans la mer salée....

Si je pense aux brûlures, je pourrais faire l'hypothèse qu'une personne malade, la peau rouge, est alitée dans une chambre d'hôpital. Elle ne supporte plus les manipulations du personnel soignant qui la torturent. Elle s'imagine dans un brasier réduite à un élément du soleil....

ou pourquoi pas une femme qui éteint une lampe sur la table pour ne pas voir l'homme qu'elle aime partir.....

Notes explicatives de fin d'ouvrage :

/27/09/1946 – visite du Maréchal Juin au Maroc - création du Pacte Atlantique à l'initiative de Robert Schumann - manœuvres atlantiques europ Palais préparé pour le salon de l'auto - inquiétudes sur la santé de Georges VI d'Angleterre dit le bègue – stabilité au Brésil avec l'élection du Président Vargas – un funambule traverse la Tamise

27/09/1956 – Jacques Anquetil vainqueur du Tour de France – grèves à Rabat – liens de la France avec le sultan Moulay Assan – les algériens font acte de loyalisme aux autorités françaises – remise d'armes aux Kabyles – Dassault fabrique le Mystère 4 – record de L'oiseau bleu sur le lac Kéniston – le premier radiotélescope est inauguré en Allemagne – exhibitions d'un contorsionniste

27/09/1966 – Les petites sœurs de Saint Vincent de Paul apportent partout en France leurs bonnes actions dans les dispensaires et les patronages

27/09/1976 – Au journal de la chaîne 2 de 20 heures : Daniel Bilalian informe sur les attentats en Corse, le plan Barre, le vaccin de la grippe, la guerre du Liban - source INA

27/09/1986 – le Liban – les otages – Kaufman – les courses hippiques sont à l'honneur présentées par Pierrette Bresse - source INA – déjà Jane Birkin et Christophe Malavoy dans le film « La femme de ma vie »

27/09/1996 – on parle des nouvelles formes de guerre – la Palestine Yarafat Nétaniaou – tirs de la police sur des manifestants à Jérusalem – Afganistan – talibans – attentats meurtriers en Algérie - le chômage – grèves SNCF – commando anti-IVG – source INA

27/09/2006 – apparition du terme « internautes » - privatisation de GDF – mention de la notion de danger pour le tabac – homophobie – revalorisation des pensions de guerre pour les indigènes

27/09/2016 – au J.T. De l'A2 : procès pour violences des employés d' Air-France et comité de soutien – apparition d'Airbnb – notion de culture intensive – apparition des pubs avant vidéos à la TV - source INA

Se réfère au lieu de ma naissance, 1, rue Ricard à la Belle de Mai

Histoire : bombardement allié en 1945 qui détruit l'église mitoyenne à notre cour

Vie sociale : notre petit immeuble d'un étage était entouré de deux cours dans lesquelles officiaient périodiquement le matelassier, l'aiguiseur, le marchand de brousse du Rôve présentée dans des petits cornets en fer, le vitrier avec son harnais suspendu aux épaules – on y torrifiait aussi le café en le tournant à la main

Au fond de la deuxième cours, il y avait les cabinets communs où les femmes allaient vider P.11  
les seaux hygiéniques le matin

Ma grand'mère maternelle habitait au premier étage un petit appartement de trois pièces en enfilade, avec son fils Séverin qui était navigateur. On entrait directement dans la petite cuisine avec sa pile en pierre de Cassis et sa cuisinière à charbon. La pièce du milieu où couchait mon oncle quand il ne voyageait pas. La chambre du fond, celle de ma grand'mère, concentrait toutes les merveilles : mobilier Henri III – bijoux – poudriers – nécessaires de manucure, de pédicure en matières précieuses (argent et ivoire)

Dans la pièce du milieu, se trouvait un cagibit avec les albums de photos et de cartes postales dans un album en velours vert mousse serti des volutes en argent qui jouait de la musique quand on l'ouvrait, perdus à jamais. C'est là que ma grand'mère s'enfermait avec moi et une bougie, pendant les orages après avoir coupé l'électricité. J'avais peur mais c'était magique.

Précisions : dans mes textes, j'ai mixé plusieurs lieux et plusieurs époques : le 1, rue Ricard où je suis revenue habiter vers dix-sept ans, la campagne Valvert à Saint Barthélemy où la famille a habité dans les années soixante, la fontaine de Gémenos où on allait en vacances dans les années cinquante.

Référence à deux petites plages de Marseille : la Maronaise aux Goudes vers le cap Croisette, dominée par l'île Maire où nichent les oiseaux marins : mouettes, goélans, cormorans... et la plage de la calanque de Morgiou.

L'apprentissage du latin et la religion ont eu lieu au Pensionnat Sévigné des sœurs de Don Bosco dans le treizième arrondissement de Marseille où se pratiquaient dans les années soixante la messe hebdomadaire, le calot, l'uniforme bleu marine, les leçons de bonnes manières de sœur Flore.

Référence à plusieurs périodes de la vie de Marie : accident de santé à la naissance – coffre du Queyras sculpté à l'opinel.

Référence à Istanbul où Marie est allée en 1974 – a échappé avec son mari par hasard à un tremblement de terre qui a fait des milliers de mort. Ville sublimée par l'auteur.

NB – un rapport au monde exacerbé – un attrait qui ne se dément pas pour la culture turque – les cinéastes Güney et Ceylan – les écrivains Oran Pamük – Erdogan qu'elle a rencontrée – qu'elle a trouvée abîmée par tout ce qu'on lui a fait subir.

Référence au bras brûlé – une énigme à ce jour.

C'est par la Méditerranée que les grecs de Phocée sont arrivés à Marseille et, d'après la légende de Gyptis et Protis ont fondée la ville.

Voir au Musée d'histoire, centre ville le Port antique.

Suaire : référence au suaire conservé à Turin (Italie) sur lequel se seraient imprimé les blessures du Christ.

Grenade : fruit du grenadier à fleurs rouges crépon que l'on trouve en Provence, dans les pays de la Méditerranée et au Mucem -les fruits ont une peau dure s'ouvrant sur des grains rouges au suc doux et parfumé.

Grenade : arme de guerre qui explose et déchiquette les corps.

Colle au polychloroprène : colle forte – son usage est précédé d'un avertissement sur les risques d'emploi.

Mucem : Musée national créé en 2013 – architecte Rudy Ricciotti – fermé le mardi – gratuit le premier dimanche du mois.

Texte inspiré par Josette, mère de l'auteur, née en 1915 décédée à l'âge de quatre-vingt douze ans.

Lieu : l'appartement situé boulevard Jean Casse à Saint Barthelemy, Marseille 14eme arrondissement – habité de 1948 à 1957

Les trottoirs du 14eme, quand je sortais avec ma mère pour aller prendre l'autobus

Référence à la « cariole » marseillaise : un planche avec des roulements à bille – jeu préféré P.12 des garçons du quartier – ils dévalaient le boulevard en pente dans un bruit assourdissant.

Lieu : appartement du Cottage – sol de la salle à manger

Lieu : la Maronaise – lieu mystérieux et surprenant toujours l'auteur par ses liens avec les éléments et la mer.

Villa Méditerranée : monument construit de 2010 à 2013 - Architecte : Stefano Boeri, dont les élites ne savent plus que faire.

FRAC : fonds régional d'art contemporain situé quartier Joliette à Marseille – architecture remarquée de Kengo Kuma

Les terrasses du port : Centre commercial à la Joliette dont les terrasses s'ouvrent sur la mer et les paquebots en partance pour les croisières – souvent investi par les Gilets Jaunes où se diffusent les gaz lacrimogènes.

Hôpital Saint Joseph : souvenir d'un jour de consultation dans le sas du service d'orthopédie.

Gare Saint Charles : Mythique à Marseille – ses escaliers somptueux descendent lentement vers le centre ville par le boulevard d'Athènes qui ne l'est pas du tout (somptueux) – un sas où vivent zonent une population errante en particulier de jeunes mineurs arrivés depuis peu à Marseille.

Bandol : petite ville côtière de 7.000 habitants doublant pratiquement en été – à l'origine, petit port de commerce du vin et de pêcheurs du fief du seigneur de La Cadière – j'y ai habité dix-huit ans dans une petite maison au milieu des vignes.

Gémenos : village provençal où la famille venait en vacances l'été et lieu d'origine de la famille de ma grand'mère maternelle – j'ai failli m'y noyer dans la fontaine communale.

Andrée est une amie du temps de l'école primaire – une petite brune noire aux cheveux courts à l'allure nerveuse – dans ce texte, j'ai fait se côtoyer des temps différents.

Paul Ricard : cousin de ma grand'mère maternelle né à Gémenos – distributeur illustre du Pastis Ricard dont Charles Pasqua était un représentant de commerce – dans les années cinquante à soixante-dix, ses employés bénéficiaient d'avantages sociaux innovants dont l'accès à la propriété dans les immeubles de Roustagnon à Bandol à des conditions très favorables – mon ami Denis en fait partie – son père dit Petit Jeannot était le capitaine du bateau de Paul Ricard.

Volubilis - Article du Petit Larousse Illustré de 1988

Petite exposition au Mucem sur la ville de Volubilis au Maroc en 2015.

Site internet de la revue Rustica article sur le jardinage.

Souvenir d'enfance : « la voix de son maître » - publicité en première partie au cinéma avec le petit chien.

Texte de Francis Ponge : le vase.

Souvenir d'enfance – ma grand'mère Marie-Antoinette, très bonne cuisinière, fumait des P4, cigarettes fabriquées avec les déchets de tabac bruns à la Manufacture de tabac de la Belle de Mai au lieu culturel de la Friche Belle de Mai où j'anime actuellement des ateliers d'écriture pour migrants.

La cuisine de l'appartement ancien qu'elle occupait au premier étage du 1, rue Ricard.

Les chants de Reinette l'Oranaise.

Le souvenir merveilleux de la danse de la chenille dans le film de Wald Disney : Alice au pays des merveilles

La cocotte ovale en fonte noire non émaillée vendue actuellement à la quincaillerie Lempereur dans le quartier Noailles – maison créée en 1878.

Où comment on apprend à vivre par expérimentations – apprentissage après noyade

Apparition du verbe « jouir » - jouissance brute et diffuse avec les éléments naturels et du réel – Mise au jour du concept ; on ne peut jouir qu'à l'écart des familles.

Texte écrit au Mucem en août 2019 en période de canicule – après la visite de l'exposition con P.13 sacrée aux murs de Dubuffet

cf. le mur de Jérusalem – instruction religieuse dispensée par Monsieur le curé Salé à la paroisse de Saint Barthelemy 14eme arrondissement de Marseille en préparation de la confirmation et communion

Tour du Roy René : cf. Histoire de la Provence de Monsieur Tavernel

NB : la langue italienne en référence à mes ancêtres venus des Pouilles, de Naples, du Piémont.

Référence à des postures : en retrait – brillante – derrière la lampe

Apparition de l'image d'une femme quittée par l'homme qu'elle aime et qui éteint la lampe.

Marie Barthelemy

TEXTE A ENLEVER :

Proposition INTERSTICE N°2 – les maisons – entre la 7 et la 8 -  
trois chambres retrouvées de Peirec

Souvenir de sa rencontre première avec un masque africain de Bergounian

En lisant, en écrivant de Gracq

Premières pages de A la recherche chez Proust

D'abord, elle sentit la matière poisseuse, dégoûtante dans la paume de sa main, de la grille rouillée bloquée depuis son enfance. Elle descendit la vingtaine d'escaliers en ciment usé qui, du fait de leur déclinaison, la faisait pencher vers le sol gris de la cour.

Le soleil ne le touchait pas encore. Il frôlait tout juste le haut des fenêtres à gauche.

Pressée d'échapper à ce trou sombre, elle marcha vite jusqu'au mur haut du fond de la cour, qui était aussi le côté de l'église. Par sa facture, il témoignait de l'époque de sa construction. Elle se rappela que l'église avait été détruite par un bombardement en 1945, juste avant la fin de la guerre.

Elle regarda à gauche, vers le petit immeuble d'un étage et traversa l'étroite ruelle qui menait vers l'autre cour où se trouvait l'appentis, au fond.

Elle reconnut les escaliers, la serrure aujourd'hui inutile. La porte était entrouverte.

Elle hésita, se faufila entre les murs moisissés. En glissant, elle pénétra dans ces modestes vestiges.

Elle retint sa respiration, suffoqua.

Après, elle sentit les dures écailles des volets de bois, les ouvrit d'un coup d'épaule. Les persiennes claquèrent contre le mur, un bruit sec....C'est peut-être ce bruit qui permit une délivrance. Elle leva la tête vers le jardin, les arbres denses et sombres. Le vert l'inondait. Elle suffoqua, hoqueta de tant de feuilles vertes sur les branches noires des arbres. Elle essaya de voir plus loin derrière le rideau sombre. Elle ne vit rien, entendit de l'autre côté le bruit de l'eau qui gouttait sur le feuillage. Elle resta là, suspendue à la fenêtre, le regard noyé dans la verdure maléfique du jardin.

De ce côté-ci, tout était silencieux.